

LE CHARDONNET



“Tout ce qui est catholique est nôtre”

Louis Veuillot

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes »

« *Credidimus caritati* : nous avons cru à la charité » ; nous pourrions tous adopter cette devise de notre fondateur, Mgr Lefebvre. En effet, à la différence des adeptes des fausses religions, les chrétiens savent que Dieu est Charité. La révélation de cet amour proprement inimaginable du Tout-Puissant pour nous, qui sommes ses créatures – et des créatures pécheresses ! – devrait nous remplir de joie chaque jour.

Après le péché d'Adam et Ève, l'humanité était perdue ; Dieu lui a donné pour sauveur son propre Fils. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. » (Jn, 3,16).

Par l'Incarnation, le Fils de Dieu est devenu un homme et il nous a manifesté cet amour de Dieu de manière irrécusable en nous aimant avec un cœur humain. Dès lors, la charité, sans cesser d'être divine, est aussi, en Jésus-Christ, devenue humaine et plus proche de nous. Les apôtres l'ont touchée, pour ainsi dire, en vivant auprès du Sauveur. Nous la voyons à travers toutes les paroles, les gestes et les miracles de Jésus rapportés dans l'Évangile : quand il a pitié de la foule affamée qui le suit (Mt, 15, 32), quand il pardonne à la femme adultère (Jn, 8, 11), quand il pleure devant le tombeau de Lazare (Jn, 11, 33)... jusqu'au moment de l'obla-

tion héroïque du Calvaire : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc, 23,34).

On peut dire que Jésus a tout fait pour que nous ne doutions ni de la charité ni de la miséricorde de Dieu. Notre-Seigneur a voulu souffrir et participer à toutes nos misères, sauf le péché, pour attirer nos âmes. Il est vraiment le Bon Pasteur, venu chercher la brebis égarée. On comprend l'exclamation de sainte Thérèse de Lisieux : « Oui je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de Jésus » (Ms C, 36r-37v).

Certes, Notre-Seigneur attend de nous une confiance absolue dans son amour miséricordieux infini. Mais cette foi en la bonté infinie, toujours prête à pardonner au pécheur repentant, ne doit pas devenir la conviction que Jésus accepte tout – la vérité et l'erreur, le mal et le bien – que le péché n'offense pas Dieu et donc n'est pas grave, que tout le monde sera sauvé sans repentir ni pénitence. Car ce Jésus qui a pardonné à sainte Marie-Madeleine et au bon larron reste Dieu. Il est toujours la Majesté absolue, le Juge suprême, la Sainteté éblouissante. Il ne saurait accepter le péché. Il a enduré pour nous sauver de l'enfer, que nous avons mérité,

des souffrances qui nous le prouvent de manière irréfutable.

Malheureusement, dans les nouvelles doctrines propagées par l'Église officielle, la miséricorde semble n'être plus qu'un vague sentiment humanitaire et philanthropique. L'enseignement actuel sur le mariage et les rapports avec les autres religions – inspirés par un faux œcuménisme – au lieu d'inciter le pécheur à revenir à Dieu et à faire pénitence, le rassurent dans ses péchés et le laissent croupir dans son erreur.

Le but du démon sera toujours d'éloigner les âmes de Dieu mais sa tactique peut évoluer. À l'époque du jansénisme il tâchait d'empêcher les fidèles d'aller communier, sous prétexte d'indignité ; aujourd'hui, il répand l'idée que tout le monde est digne du Ciel et que l'appartenance à l'Église catholique, le respect des commandements, la contrition pour les péchés sont facultatifs.

Le 27 décembre 1673, Jésus fit voir à sainte Marguerite-Marie qu'il avait décidé de manifester son Sacré-Cœur pour « être aimé des hommes » et « les retirer de la voie de perdition où Satan les précipite en foule ». En ce mois de juin, répondons avec ferveur à cet appel de Notre-Seigneur, pour son honneur et pour la sainte Église catholique.

Abbé Pierpaolo Maria PETRUCCI

SOMMAIRE

PAGE 1 - Éditorial

par M. l'abbé Pierpaolo Maria Petrucci

PAGE 2 - L'Église de toujours (3) : l'Église selon saint Clément de Rome

par le R.P. Jean-Dominique, o.p.

PAGE 4 - Dieu vrai

par M. l'abbé Nicolas Cadiet

PAGE 6 - Les Jeunes pros en Terre Sainte

par un Jeune pro

PAGE 7 - Le séminaire littéraire

par Vincent Ossadzow

PAGE 10 - L'éducation chrétienne

PAGE 11 - L'inventeur des 5 jours de saint Ignace

par M. l'abbé Philippe Bourrat

PAGE 12 - Vegan et anti specistes face à la bible

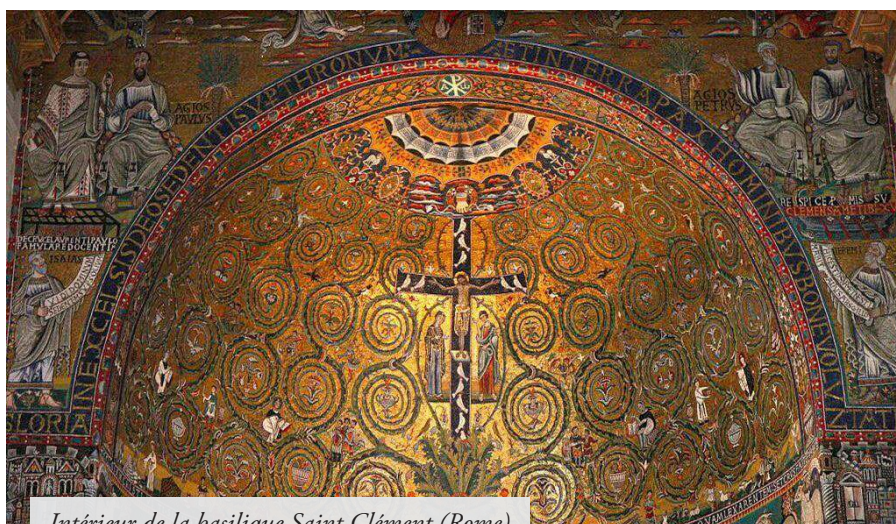
Par Franck Bouscau

PAGE 16 - Activités de la paroisse

L'Église de toujours (3)

L'Église selon saint Clément de Rome

Par le R.P. Jean-Dominique, o.p.



Intérieur de la basilique Saint Clément (Rome)

Troisième successeur de saint Pierre au souverain pontificat, après Lin et Clet (ou Anacle), saint Clément est une des figures les plus marquantes de l'Église primitive. Ses racines apostoliques¹, sa simplicité et sa bonté, son éloquence et son autorité, et surtout le martyre qu'il subit sous l'empereur Trajan (97), lui valurent très vite une grande vénération de la part du peuple chrétien.

Mais il est surtout connu pour la lettre qu'il adressa aux chrétiens de Corinthe. Des dissensions troublaient l'Église en Asie mineure depuis les années 90, quelques prêtres avaient été déposés. Instruit de cette situation déplorable, le pape crut de son devoir d'intervenir. Il le fit en envoyant des légats qu'il chargea d'une lettre, l'Épître de saint Clément aux Corinthiens, que le plus vieil historien de l'Église, Hégésippe, vers le milieu du II^e siècle, plaçait vers la fin du règne de Domitien (vers 96).

Le fait est éloquent par lui-même, puisqu'en l'an 92-95, l'apôtre saint Jean vivait encore, gouvernait l'église d'Éphèse et jouissait d'une grande autorité sur toute l'Asie Mineure, comme en témoigne son Apocalypse (c. 2 et c. 3). C'eût été à lui, semble-t-il, de mettre de l'ordre dans les communautés aux alentours. Néanmoins, c'est le pape lui-même, saint Clément, qui prit les choses en main. La suprématie de l'évêque de Rome sur l'Église universelle ne faisait de doute à personne, pas même aux destinataires de la missive. Saint Pierre avait voulu attacher à la Ville éternelle le trône du chef de l'Église, et cette décision apparaissait à tous comme celle de Dieu. La première partie de la lettre de saint Clément tend à prémunir les Corinthiens contre la jalousie et de l'envie, puis elle les exhorte aux vertus d'humilité, de pénitence et, d'une façon générale, à la pratique des toutes les vertus chrétiennes.

Suite à ces considérations morales, le pape s'élève à des pensées doc-

trinales, repassant en revue les grandes vérités de la foi, en particulier sur le mystère de l'Église, livrant ainsi à la postérité la conception que lui et ses contemporains avaient de l'Église. Or, conformément à l'enseignement de la Révélation, la lettre présente l'Église selon les deux caractères qui font son mystère : une dimension surnaturelle et une dimension sociale. Saint Clément voit l'Église comme une réalité universelle, céleste, surnaturelle², mais existant concrètement sur terre. Sa missive a été composée « par l'Église de Dieu qui pérégrine à Rome à l'Église de Dieu qui pérégrine à Corinthe. » L'Église est en vérité un corps mystique.

Le mystère surnaturel qui définit l'Église est le but et l'âme de sa structure hiérarchique. Il est résumé ici principalement par la foi (c. 32) et par la grâce (c. 8, 16-18, 26, 29, 33, 36, 38). Le corps de l'Église est au service de la vérité et de la sainteté.

Pour le montrer saint Clément veut mettre en lumière l'origine divine de la hiérarchie :

« Les Apôtres nous ont été dépêchés comme messagers de bonne nouvelle par le Seigneur Jésus-Christ. Jésus-Christ a été envoyé par Dieu. Le Christ vient donc de Dieu et les Apôtres viennent du Christ : ces

¹ « Il avait connu saint Pierre et saint Paul, raconte saint Irénée, et s'était entretenu avec eux. » Saint Irénée, *Adv. Haer.*, III, 3, n. 3, P.G., XIV, col. 293.

² Les Corinthiens, en faisant la volonté de Dieu notre Père, se montreront les fils de la première Église, la spirituelle, qui a été créée avant le soleil et la lune (2 Cor., XIV, 1).

deux choses découlent en bel ordre de la volonté de Dieu ».

Mais le Seigneur reste présent et actif dans son Église :

« Munis des instructions de notre Seigneur Jésus-Christ, et pleinement convaincus de sa résurrection, les apôtres, affermis par la parole de Dieu, allèrent avec l'assurance du Saint-Esprit, annoncer la bonne nouvelle, la prochaine venue du règne de Dieu ».

Puis, inspirés par le même Esprit Saint, les apôtres veillèrent à la pérennité de la hiérarchie :

« Prêchant donc à travers les villes et les campagnes, ils éprouvèrent dans l'Esprit leurs prémices et les établirent comme évêques et comme diacres de ceux qui devaient croire. Et ce n'était pas là une nouveauté. Longtemps auparavant, il avait été écrit au sujet des évêques et des diacres : "J'établirai leurs évêques dans la justice et leurs diacres dans la foi" (Is, 60, 17)³ ».

Or, prévoyant les dissensions qui sont le fait de l'homme, les Apôtres fixèrent la loi de la succession apostolique. Ceux-là auront autorité sur le Troupeau du Bon Pasteur, qui succéderont à leurs prédécesseurs dans la même profession de foi, le même culte et la même autorité.

« Nos Apôtres aussi ont su par notre Seigneur Jésus-Christ qu'il y aurait querelle au sujet de la dignité de l'épiscopat. C'est bien pour quoi, dans leur prescience parfaite de l'avenir, ils instituèrent ceux que nous avons dits, et ensuite posèrent cette règle qu'après leur mort, d'autres hommes éprouvés succéderaient à leur ministère ».

C'est au nom de ce principe de la Tradition apostolique que saint Clément se permet d'intervenir dans l'Église de Corinthe :

« Ceux qui ont été ainsi mis en charge par les Apôtres, ou plus tard par d'autres personnages éminents, avec l'approbation de toute l'Église, qui ont servi d'une façon irréprochable le troupeau du Christ avec humilité, tranquillité et distinction, à qui tous ont rendu



Trajan

bon témoignage depuis longtemps, nous ne croyons pas juste de les rejeter du ministère »⁴.

L'Église universelle est dotée de traits bien caractéristiques. Elle est une (c. 46), visible (c. 46, 47), indestructible (c. 46), nécessaire au salut (c. 57), hiérarchique.

À la tête de cette hiérarchie terrestre, se tient le Souverain Pontife. Saint Clément est sûr de son autorité sur l'Église universelle et de son devoir d'intervenir pour le bien de la vérité et de la paix :

« S'il y en a qui résistent aux paroles que Dieu leur adresse par notre intermédiaire, qu'ils sachent bien qu'ils se fourvoient dans une faute et un danger graves. Pour nous, nous serons innocents de ce péché »⁵.

Mais l'Église universelle est divisée en églises locales, les diocèses, qui sont autant de sociétés avec des chefs, des subordonnés, où chacun doit rester à sa place.

Les évêques sont les « chefs des Églises » (c. 1, 3 ; c. 21, 6), les ministres du culte (c. 40), les prédicateurs de la bonne nouvelle. Leur pouvoir est donc bien réel, bien que délégué. Le grand prêtre par excellence est Notre-Seigneur (c. 36, 1), auquel tous doivent obéissance. Et sous les évêques, saint Clément distingue bien la mission distincte et subordonnée des clercs et des laïcs.

Relevons enfin une magnifique prière que le pape saint Clément fait à Dieu pour les chefs d'État. Elle traduit une doctrine déjà mûre au sujet des hautes vues de l'Église sur le pouvoir politique :

« C'est vous, Maître, qui lui avez donné le pouvoir de la royauté par votre magnifique et indicible puissance, afin que, reconnaissant la gloire et l'honneur que vous leur avez donnés, nous leur soyons soumis et ne nous opposions pas à votre volonté. Donnez-leur Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité, afin qu'ils exercent sans heurt la souveraineté que vous leurs avez donnée.

C'est vous, en effet, Maître céleste, roi des siècles, qui donnez aux fils des hommes, gloire, honneur et pouvoir sur les choses terrestres. Ô vous, Seigneur, dirigez leurs décisions selon ce qui est bon et agréable à vos yeux, afin qu'en exerçant avec piété dans la paix et dans la douceur le pouvoir que vous leur avez donné, ils vous trouvent propice.

³ 1 Cor XLII.

⁴ 1 Cor, XLIV, 1-3

⁵ 1 Cor., LIX, 1-2.

Ô vous qui seul pouvez accomplir ces bienfaits et de plus grands encore parmi nous, nous vous rendons grâces par le grand prêtre et protecteur de nos âmes, Jésus-Christ⁶.

Que toutes les nations reconnaissent que vous êtes le seul Dieu, que Jésus-Christ est votre Fils et que nous sommes votre peuple et les brebis de votre pâturage »⁷. L'épître du pape saint Clément aux Corinthiens est le reflet de la

doctrine de toujours sur l'Église : celle-ci est un corps mystique, royaume de la vérité et de la grâce, qui œuvre à conquérir l'humanité entière et cherche à imprimer la lumière et la vie surnaturelles en toutes les réalités temporelles. ●

⁶ Saint Clément de Rome, *Lettre aux Corinthiens*, 61, 1-3, in *Fontes Christiani*, Herder, Freiburg in Breisgau, 1994, p. 215.

⁷ *Ibid*, 59, 4.

Carnet paroissial

Ont été régénérés de l'eau du baptême

Lætitia LE CONTE	1 ^{er} mai
Lony, Bruno MARTINEZ	11 mai
Sophie MORENO-MARTINEZ	11 mai

Ont contracté mariage devant l'Église

Thierry DAVOUST avec
Marie-Sophie de GUILLEBON de RESNES
30 avril

Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique

Monique LECCEUR, 87 ans	2 mai
Max GUIGNES, 91 ans	7 mai
Simonne NEPLES, 89 ans	10 mai
Jean-Baptiste RATTIN, 83 ans	16 mai

Dieu vrai

Par l'abbé Nicolas Cadiet

« J'aime mieux un agneau qui paît qu'un agneau qui bêle, disait un disciple de saint François d'Assise ; celui qui paît est au moins utile à lui-même, l'autre à personne. » Autrement dit, « tais-toi et mange » ! Plus poli, l'auteur de l'Imitation écrit : « J'aime mieux sentir la componction que d'en connaître la définition. » Un fidèle valaisan résumait en un mot : « Pas tant de théories ! »

Oserons-nous relever dans ces fières sentences, lourdes du plus solide bon sens, comme l'ombre d'une pointe d'anti-intellectualisme ? Une certaine aversion pour le discours – cette fameuse et incompréhensible propension à vouloir faire des phrases... – voire pour la pensée ?

Bien sûr, on peut se sanctifier sans être savant ; d'ailleurs selon saint Paul la science enfle. Sans doute, comme dit un autre sage, « un imbécile qui marche va plus loin qu'un intellectuel assis ». Parfois c'est l'action qui est urgente, il y a beaucoup à faire, il y a à l'évidence des moments où il faut cesser de couper les cheveux en quatre... On connaît l'émouvante lettre de saint François Xavier qui se lamente de voir les professeurs d'universités de Paris passer leur temps en discussions byzantines alors que des millions d'âmes attendent que quelqu'un leur parle tout simplement de Jésus-Christ.

Pourtant l'Église a tenu à ce que l'expression de la foi soit exacte, et a vigoureusement réagi contre toute erreur infectant le dogme. Au IV^e siècle, un iota de trop méritait qu'on se batte là-contre. Et l'histoire n'en est pas finie, puisque c'est seulement de l'automne dernier que date le retour du texte liturgique français du symbole de Nicée-Constantinople à l'expression « consubstantiel » au lieu de « de même nature ».

La nécessité des mots vient de la nécessité de la foi. C'est la préoccupation principale du Sauveur à l'égard des âmes qui l'approchent que de les conduire à l'acte de foi. C'est pour cet acte qu'il les félicite, et les apparitions après la Résurrection telles qu'elles sont rapportées par les Évangiles ont pour but de réveiller la foi des disciples découragés. L'enjeu est de taille : « Qui croira et sera baptisé sera sauvé, qui ne croira pas sera condamné. » Or nous savons bien que la foi n'est pas seulement un sentiment, une

sincérité, une confiance en Dieu. Une simple expérience. Il s'agit de « croire à des vérités » (Vatican I, DS 3011). Ce n'est pas non plus une recherche sans fin, qui s'accommode fort bien de ne pas trouver trop vite, attitude qui n'a certes pas la sympathie de saint Paul (II Tim 3, 7).

La primauté de la foi s'explique tout simplement : la vie du chrétien est une vie d'amitié avec Dieu, elle requiert qu'on connaisse avec suffisamment d'exactitude celui qu'on aime. Dans l'opéra *Lohengrin* (1850), Richard Wagner met en scène une princesse chrétienne, Elsa de Brabant, qui épouse son chevalier sauveur après avoir promis de ne jamais lui demander son identité. Naturellement, elle ne supporte pas longtemps cette idylle anonyme. Non seulement parce que son ennemie païenne la pousse habilement à se parjurer, non seulement parce qu'il faut bien un incident pour rendre l'histoire dramatique, mais surtout parce

qu'on ne peut pas passer sa vie à aimer un Fantômas !

Le patriarche Jacob également était fondé à protester contre la fourberie de son futur beau-père, Laban, qui abusa de sa confiance en lui donnant en mariage la sœur de celle qu'il voulait épouser. Quel amour peut se satisfaire d'une tromperie ? L'objet de la foi est Dieu, « vérité première », dit saint Thomas, et par conséquent tous les moyens pour être unis à lui. Cette connaissance ne peut tolérer une ambiguïté, et c'est pourquoi l'Église est si tatillonne sur sa doctrine et sur sa formulation. C'est pourquoi aussi il est requis de tout fidèle de croire explicitement les vérités révélées et enseignées par l'Église, tout en laissant aux théologiens les discussions techniques. Notons au passage que, si ces discussions peuvent être si longues et si fastidieuses, c'est une exigence de notre mode humain, laborieux, de connaître : « une vie d'analyse pour une heure de synthèse » (Fustel de Coulanges). Nous ne sommes pas des anges.

C'est encore une nécessité psychologique que celle de pouvoir nommer ce qu'on connaît, et de le nommer avec précision. Donner le nom aux choses n'est pas seulement la marque du pouvoir de l'homme sur la création (cf. Gen 2, 19), c'est aussi le couronnement de l'activité de connaissance dans l'appréhension des choses. Elle commence dans les sens externes, produit une première synthèse sensible, en abstrait une idée, et la dit dans un verbe mental. Cette dernière opération couronne l'appréhension des choses et, comme la clé de voûte, donne l'équilibre à l'édifice qu'elle achève. Sans ce complément, il manque quelque chose. Il n'est pas besoin de se lancer dans un cours de psychologie : la vie d'Helen Keller, jeune fille sourde, muette et aveugle, l'illustre suffisamment. Son institutrice cherchait inlassablement à lui apprendre à nommer les choses, en associant le contact de l'eau avec sa main et quelques

signes tracés sur sa paume. Sa joie lorsqu'elle comprit fut indescriptible ; une lumière intérieure dans ses ténèbres : enfin elle pouvait formuler les choses, et de ce fait les communiquer ! Il va sans dire que sa vie en fut transfigurée.

Cette libération peut même avoir un effet thérapeutique. Le fait de nommer les difficultés contribue parfois à délier des troubles psychologiques¹. Rien de magique,



Lohengrin (Golikov Sobinov)

simplement un équilibre intérieur enfin rétabli par l'usage harmonieux de toutes les facultés.

La nécessité de dire, et de dire le vrai, se manifeste encore a contrario, par les techniques de lavage de cerveau mises en œuvre dans les prisons communistes. La fiction de Georges Orwell, 1984, met en scène la torture infligée au héros qui s'obstine à dire les choses telles qu'il les voit. De guerre lasse, il accepte de dire n'importe quoi pour échapper à la souffrance ; ayant renoncé à la vérité, il est mûr pour le paradis communiste : « il aimait Big Brother » ! On n'en est pas loin aujourd'hui, puisqu'une pression sévère s'exerce aujourd'hui à propos de la loi naturelle, pour empêcher même de désigner par leur nom les crimes contre la nature, dans l'espoir que l'idée même de nature disparaisse

de la circulation : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon univers. » (Ludwig Wittgenstein). Décidément, à cause des choses qu'ils disent, les « mots sont la seule chose qui mérite qu'on se batte pour elle ». Il faudra se battre pour dire que 2 et 2 font 4 !

Si nous voulons être vrais comme Dieu, il nous faut donc cultiver la connaissance vraie des choses, et pour cela leur nomination. En

cela nous atteindrons comme une pâle ressemblance à Dieu, qui se dit éternellement et entièrement dans son Verbe. Sans doute la connaissance ne fait pas tout, car la science enfle mais la charité édifie. Mais justement, il n'y aura pas de charité sans connaissance. L'Église enseigne à aimer, sans doute, mais cet amour est celui du Verbe d'où procède comme d'un seul principe avec le Père, le Saint Esprit : *Verbum spirans amorem*.

Chaque parole du Sauveur est précieuse, mais les dernières adressées aux Apôtres avant la passion ont en plus le poids d'un testament : « Père, sanctifiez-les dans la vérité ». ●

¹ Cf. Pascal Ide, *Mieux se connaître pour mieux s'aimer*, Sarment, 1998, pp.54-56

Les Jeunes pros en Terre Sainte

Par un Jeune pro

Oh ! quelles grâces ne dois-je pas vous rendre, de ce que vous avez daigné me montrer, et à tous les fidèles, la voie droite et sûre qui conduit à votre royaume éternel ! Car votre vie est notre voie et par une sainte patience, nous marchons vers vous, qui êtes notre couronne. Si vous ne nous aviez précédés et instruits, qui songerait à vous suivre ? Hélas ! combien resteraient en arrière, et bien loin, s'ils n'avaient sous les yeux vos exemples sacrés ! Après tant de miracles et d'instructions, nous sommes encore tièdes ; que serait-ce si tant de lumière ne nous guidait sur vos traces !
L'Imitation de Jésus-Christ, Thomas a Kempis



Devant le lac de Tibériade

Du 1^{er} au 8 mai, une cinquantaine de pèlerins du groupe « Jeunes pros » accompagnés de l'abbé Petrucci se sont rendus en Terre sainte. Du désert de Judée à Jérusalem en passant par le Jourdain, Nazareth, Bethléem, le lac de Tibériade et bien d'autres lieux témoins de la vie de Notre-Seigneur, c'est un véritable marathon qui attendait les pèlerins, sur les traces du Christ et de ses apôtres, suivant les mêmes sentiers, 2000 ans plus tard, dans un esprit de pénitence et de ravivement de la foi quand, bien trop souvent, nous laissons la vie quotidienne nous distraire de ce pour quoi Dieu nous a voulus et placés sur Terre. Chaque pas de notre vie devant être une recherche de Dieu en toutes choses, nous avons marché inlassablement à la découverte des différents lieux saints de Judée et de Galilée, chacun d'entre eux marquant les épisodes importants du Nouveau Testament.

Nous attendions bien plus que de simples souvenirs et photos de vacances qui sont des choses inconstantes et périssables, nous y avons récolté de nombreuses grâces par la prière, le chant, l'assistance quotidienne à la sainte messe, la méditation des épisodes de la vie du Christ, dans un bel esprit de camaraderie et de partage avec un groupe soudé et plein de zèle pour Notre-Seigneur. La foi nous a poussés à toujours aller de l'avant, et les paroles du Christ se firent d'autant plus fortes : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » (Jean 7 : 37-38). Chacun a pu mesurer l'importance de ses paroles au quotidien dans un pays où la soif se fait rapidement et cruellement sentir, notamment dans le désert de Jéricho quand il fait 38 degrés à l'ombre.

Mais du temps où le Christ a foulé cette terre, il semble

que seuls les oliviers millénaires des jardins de Gethsémani n'aient pas changé, simplement pliés par le poids des années. Que reste-t-il en effet du témoignage des Apôtres dans notre monde actuel ? Les chrétiens d'Orient ont presque disparu, pourchassés et persécutés par les régimes et groupes islamistes tandis que l'Occident parjure et délaisse son héritage spirituel et culturel. C'est ce que nous disent les Franciscains du mont Thabor avec qui nous avons pu discuter après avoir prié et chanté le chapelet dans la grandiose basilique de la Transfigu-



En marche autour de Jéricho

ration : « Cela fait plaisir de toujours voir des Français pieux venir ici, il faut réévangéliser le pays ! ». Le constat est simple et sincère mais nous pousse à agir. Le chrétien n'est pas fait pour rester sur place. C'est la leçon qui a pu être tirée pour les plus chanceux d'entre nous qui avons réussi à visiter le tombeau du Christ, malgré la longue attente et la ténacité assez peu charitable de certains orthodoxes. Cette pièce minuscule, dont la dalle est arrosée des larmes des pèlerins n'est pas un point d'arrivée, mais un point de départ. C'est là que le Christ a vaincu la mort et a ressuscité, apposant par là un sceau éternel dans le cœur de chacun des chrétiens qui lui resteront fidèles jusqu'à leur jugement. Dieu ne nous a

pas créés pour être attachés à ce monde ou à tel ou tel lieu mais à sa Parole qu'il faut répandre aux quatre coins du monde comme le signifie la croix de Jérusalem aux quatre branches.

Comment donc retourner en France sans être touchés au plus profond de nos âmes ? Nous y avons tous laissé un peu de nous-mêmes, remplacé par quelque chose de plus fort et qui nous dépasse. Conforté par toutes ces expériences et ces



Sur l'emplacement du Temple de Jérusalem

grâces, tout le groupe est rentré fatigué mais heureux, déjà nostalgique mais plein d'espérance car le pèlerinage n'est pas près de se terminer... ●

Le séminaire littéraire

Par Vincent Ossadzow

*J'ai trois pieds : mon premier, dans les jours de sa gloire
D'un conquérant romain exaltait la victoire.
Mon second va partout, pour calmer les douleurs ;
Dans l'asile du pauvre il fait tarir les pleurs.
Mon troisième, adjectif, plaît sur votre figure ;
C'est, ami, croyez-moi, la plus belle parure.
Mon tout est dans Paris... Fils de Saint-Nicolas,
Vous l'avez deviné ; vous le dites tout bas. (Char-don-net)¹*

L'Académie de Saint-Nicolas

Sous le supérieurat de l'abbé Félix Dupanloup (1837-1845), les élèves du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet composent des pièces sur des sujets libres dans leurs moments de loisir et les lisent en classe. « Si le devoir est jugé digne, on le met dans le cahier d'honneur de la classe, où l'on met les bons devoirs ; et s'il est jugé d'un mérite supérieur, il est présenté à l'Académie qui, si elle le juge à propos, l'admet dans les immortelles pages de son superbe cahier »².

Fondée le 6 décembre 1838, cette assemblée regroupe un directeur, un censeur et un conseiller (pris parmi

les rhétoriciens), un scrutateur et deux autres conseillers (choisis en classe de seconde), et des membres choisis essentiellement en rhétorique et en seconde. Les candidats, pour leur part, appartiennent aux classes de troisième et de quatrième. Le directeur de l'Académie jouit d'une place particulière : comme il « doit être le plus sage et le plus laborieux de la maison, il ne travaille point à l'étude commune »³ mais dispose d'une chambre individuelle. Il préside les réunions de ce cercle dans un petit salon, où sont examinés les devoirs présentés par des élèves de toutes les classes (thèmes, versions et vers, en français, latin et grec) et où sont élus

membres les candidats. *Le Papillon*, œuvre d'Ernest Renan, alors élève de troisième, est ainsi agrégé le 23 février 1839. Lors des séances solennelles, les académiciens portent une croix d'or suspendue à un cordon vert et prennent place sur des fauteuils de velours vert ; en temps normal, seule une palme jaune brodée sur soie verte les distingue des autres élèves.

C'est lors des séances publiques, après chaque examen trimestriel, que le directeur de l'Académie donne lecture des devoirs insérés dans le cahier d'honneur. Grâce à la présence fréquente de l'archevêque de Paris et à la renommée diffusée par *l'Ami de la Religion*, l'abbé Dupanloup peut produire au grand jour ses élèves lors de ces fêtes littéraires, qu'agrémentent des morceaux de chants ou de musiques. La volonté du Maître⁴ est, en effet,

¹ Charade improvisée par un élève en octobre 1876.

² Ernest Renan, *Correspondance*, 3 février 1839.

³ Règlement de l'Académie de Saint-Nicolas.

⁴ Les élèves nomment ainsi l'abbé Dupanloup.

de créer une élite parmi ses séminaristes. À l'instar de l'illustre compagnie fondée par Richelieu deux siècles plus tôt, l'Académie de Saint-Nicolas a un protecteur en la personne de Mgr de Quélen, qui lui donne sa devise : *Deus scientiarum Dominus*. Lors de la séance du 30 janvier 1840, un académicien célèbre en vers latins la mémoire de l'archevêque de Paris, décédé le 31 janvier précédent⁵ :

*Dicite supremum voce
tremende vale, sed nos ante
omnes socii, quibus aspera
fata abripiunt dulcem, gaudia
nostra, patrem. Te pater, ipsa
vocant huius delubra sacelli,
te muri flentes, te domus ipsa
vocat.*

*Heu ! Quantus tetigit natorum
pectora mœror mortua cum
gelidi, vidimus ora patris examines
oculos frigentia tempora letho
vidimus, et lacrymis non acuere genæ.*

« Chantez l'adieu suprême d'une voix émue, mais nous avant tous, compagnons, à qui les cruels destins ravissent un doux père, notre joie. Père, les sanctuaires eux-mêmes et les oratoires t'appellent avec plainte, les murs affligés, la maison elle-même te demandent.

Hélas ! Quelle douleur a frappé les cœurs des fils, lorsque, paralysés, nous vîmes le visage mort d'un père juge à nos yeux, si nous avons connu lors de ta mort des temps douloureux, et si nos joues n'ont pas ruisselé d'amères larmes. »

Après cette élégie, un jeune académicien nouvellement admis fait une sorte d'oraison funèbre d'un élève de cinquième, mort quelques mois auparavant. Pour terminer la séance, une adresse est lue en italien, par un élève corse, à Mgr Garibaldi, nonce apostolique présent ce jour-là.



Mgr de Quélen

En 1840-1841, c'est Alfred Foulon (futur cardinal et prélat des Gaules), condisciple de Renan en classe de rhétorique, qui préside l'Académie de Saint-Nicolas. Au printemps, Renan gagne une première place avec un discours historique sur « l'action de la justice de Dieu sur les nations de l'antiquité », conservé dans le cahier d'honneur de la classe de rhétorique. En parallèle des devoirs présentés à l'Académie, cet élève s'adonne au printemps 1841 à un « enfantillage » où il chante le vin bu à la Saint-Nicolas :

*Mos vetus læis statuit Patroni
Cantibus festum celebrare necnon
Vina fragranti pia de lagena
Fundere jussit.*

*Ferculis ergo celebranda festa ;
Innocens adsit jocus et cachinnus
Solvat, augustis precibus statuta
Lege peractis...*

*Hac die saltem valeant labores,
Paululum nostros hilarent penates
Vina : cras nostros iterare cursus,
Rite licebit.*

Une coutume ancienne a décidé de célébrer par jeux et chants la fête du saint Patron, et a aussi ordonné de répandre les vins des bouteilles pieuses à l'agréable odeur.

La fête doit donc être célébrée par des festins ; qu'advienne l'innocent badinage, et que sorte le rire bruyant, les prières solennelles ont été accomplies selon l'usage établi.

En ce jour que nos labours du moins aient un sens, que les vins réjouissent nos pénates quelque temps ; il conviendra d'après la coutume que les nôtres recommencent demain les mêmes choses.

Le 9 octobre 1841, les membres de l'Académie font un compliment à Mgr Denis Affre, nouvel archevêque venu présider la séance, où ils le comparent au premier apôtre et évêque de Paris. Lors d'une autre visite, le prélat assiste à un combat littéraire où les élèves d'une jeune classe exposent « les naïfs apologues de La Fontaine, l'harmonieuse poésie de Virgile, la période ou nombreuse ou énergique de Cicéron, tandis que les élèves de seconde ou de rhétorique, par un exercice inaccoutumé, une argumentation sur les textes d'Horace, de Tacite et de Démosthène, préludaient aux combats de l'éloquence et de la philosophie ».

Le 11 octobre 1842, l'archevêque préside une nouvelle fois les exercices littéraires de l'Académie. Trois rhétoriciens dissertent sur saint Denis, à propos duquel les hagiographes divergent. Un premier élève fait du saint l'Athénien de l'Aréopage converti par saint

⁵ Traductions réalisées aimablement par les étudiants de l'Institut universitaire Saint-Pie-X.

Paul. Un second « embrasse l'opinion de ceux qui prétendent que ce fut le pape saint Clément, successeur de saint Pierre, qui envoya un autre saint Denis à Paris ». Le troisième, enfin, recule l'arrivée du premier évêque de Paris jusqu'à la fin du III^e siècle.

Émulation entre les classes

Fervent partisan des humanités, l'abbé Dupanloup encourage ces longs travaux et ces efforts persévérants, développant au reste les joutes inter-classes en sus du travail ordinaire des élèves. C'est ainsi qu'un jour, lors de la réunion vespérale où il préside la lecture spirituelle, le Maître ouvre un pli cacheté et noué de rubans verts : la classe de quatrième y demande à celle de troisième « l'honneur d'une lutte en champs clos, à armes courtoises »⁶. En l'espèce, elle défie sa rivale sur un livre de l'Énéide de son choix, à l'échéance de quatre-vingt-dix jours. La classe de troisième accepte et porte son choix sur le livre sixième de Virgile, mais l'histoire n'a pas retenu quelle classe l'emporte dans cet exercice de version.

Le 4 mai 1843, lors des premières communions, un rhétoricien compose un *Florifertum Marianum*, où les litanies de la Sainte Vierge sont paraphrasées dans des mètres variés et harmonieux. Le 28 mai suivant, la classe de seconde offre à la rhétorique une narration intitulée *Une Nuit*, sur un sujet proposée par l'abbé Dupanloup : la Sainte Vierge y conduit un élève dans la chapelle des Carmes (où un projet de l'archevêque prévoit de transférer le petit séminaire) lui promettant un séjour définitif ; l'élève n'est alors pas fâché d'échanger les « murs antiques » pour une demeure sanctifiée par le sang des martyrs.



Saint Denis (Notre-Dame de Paris)

L'Écho de Saint-Nicolas

À la rentrée d'octobre 1841, l'abbé Dupanloup entreprend un long voyage à Rome, jusqu'en avril 1842, séjour nécessaire au rétablissement de sa santé alors affaiblie. Le Maître souhaitant conserver

un lien avec sa maison, les rhétoriciens prennent l'initiative d'éditer *L'Écho de Saint-Nicolas*, envoyé chaque semaine au supérieur. Deux élèves composent une sorte de chronique du petit séminaire, sous la direction de l'abbé Duchesne, professeur de rhétorique, et relatent les nouvelles religieuses, littéraires et diverses de l'établissement. Ce périodique acquiert un certain succès au-delà des murs de la rue de Pontoise puisque, quand l'abbé Dupanloup quitte la ville éternelle, il doit laisser tous les exemplaires de *L'Écho de Saint-Nicolas* aux cardinaux romains.

L'Académie de Saint-Nicolas subsiste après le départ de l'abbé Dupanloup, mais l'émulation n'est plus au même niveau. Les humanités et l'art oratoire restent cependant bien à l'honneur au sein du petit séminaire jusqu'à sa fermeture en 1906, ainsi que le manifestent les cérémonies de distribution des prix.⁷ ●

⁶ Adolphe Morillon, *Souvenirs de Saint-Nicolas*, Jacques Lecoffre et cie, 1859.

⁷ Cf. *Le Chardonnet* n° 340, juillet 2018

BULLETIN D'ABONNEMENT

Simple : 25 euros De soutien : 35 euros

M., Mme, Mlle

Adresse

Code postal..... Ville.....

Chèque à l'ordre : LE CHARDONNET - À expédier à LE CHARDONNET, 23 rue des Bernardins, 75005 Paris

Veillez préciser, en retournant votre bulletin, s'il s'agit d'un nouvel abonnement ou d'un renouvellement. Dans ce dernier cas, indiquez votre numéro d'abonné. (Ne nous tenez pas rigueur de recevoir éventuellement une relance superflue...).

Extrait du discours de Pie XII (6 mai 1951) à l'occasion du premier centenaire de la fondation de l'Institut de Mérode (dit encore Collège Saint-Joseph) confié aux Frères des Écoles chrétiennes

« ... Vous tous, enseignants et supérieurs, élèves et parents — car ce n'est qu'avec votre collaboration unanime que peuvent se réaliser de grandes choses dans le domaine de l'éducation — poursuivez la course sur la voie qui vous a été ouverte et aplanie par les fatigues et les peines de vos prédécesseurs. Le secret de leur succès solide, durable et d'une si grande valeur, est qu'ils ne sont pas restés immobiles ni n'ont dévié du sentier de lumière tracé par leurs pères, par votre incomparable Fondateur, Jean-Baptiste de la Salle, dont ils ont recueilli et, à leur tour, transmis les sages et saintes traditions.

Etre à la page, dit-on volontiers aujourd'hui. Oui, sans doute ; mais à condition de ne pas déchirer sous ce prétexte le livre précieux, en détruisant les pages précédentes, comme on détache les feuillets d'un calendrier.

L'art de l'éducation est, en effet, sous de nombreux aspects l'art de s'adapter : s'adapter à l'âge, au tempérament, au caractère, à la capacité, aux besoins et aux justes aspirations de l'élève, s'adapter à toutes les circonstances des époques et des lieux, s'adapter au rythme du progrès

général de l'humanité. Cependant, ce qui caractérise, dans une telle adaptation, la véritable éducation chrétienne, c'est que celle-ci vise constamment à la formation totale de l'enfant et de l'adolescent, afin d'en faire un homme, un citoyen, un catholique complet et équilibré, bien plus qu'un prétendu érudit à l'esprit encombré de connaissances encyclopédiques disparates et désordonnées. Développer selon une sage méthode la culture intellectuelle ; utiliser la santé, la vigueur du corps et l'agilité des membres, obtenues par l'éducation physique, au profit de la vivacité et de la souplesse de l'esprit ; affiner, par une heureuse harmonie des sens et de l'intelligence, dans la formation artistique, toutes les facultés pour donner à leur exercice la grâce et l'amabilité, et par conséquent, une efficacité plus grande, plus étendue et mieux accueillie ; tout cela est très beau et très bien, mais n'aurait point de valeur éternelle ni une plénitude satisfaisante, si la culture religieuse ne venait, avec son ampleur et sa grandeur, donner son unité et sa véritable valeur à toute l'éducation.

Une erreur très commune restreint l'instruction et l'éducation

religieuse à une période déterminée, voire avec des programmes complets et sagement répartis. Mais la véritable éducation chrétienne exige bien plus : elle doit être une œuvre continue, permanente, progressive ; elle doit imprégner tout l'enseignement, même profane, pénétrer jusqu'au fond de l'âme. Elle consiste donc en plus de l'exposition méthodique de la doctrine, à voir et à faire voir toutes choses à la lumière de la grande et divine vérité, de même que dans la contemplation de la création matérielle, on ne voit bien les choses, avec leurs véritables couleurs, que dans la lumière du beau soleil de Dieu, même si elle est parfois voilée par des nuages.

Mais l'éducation serait encore incomplète si elle ne réalisait qu'une partie de son but, c'est-à-dire si elle se réduisait à procurer le bien personnel, physique et moral, temporel et éternel, des élèves. Elle doit, en outre, les former et les préparer à exercer sur leur époque et sur leur génération — et même aussi, sur les générations futures — une action salutaire, de sorte qu'ils traversent le monde en le laissant après eux meilleur, plus doux et plus beau qu'ils l'ont trouvé ...



Vous pouvez aider l'École Saint-Louis

- Par chèque libellé à **AEP École Saint-Louis** - 10 rue du Petit Musc - 75004 PARIS.

- Par virement

Domiciliation : CL BDI ROUEN SDC 08328
IBAN : FR25 3000 2083 2800 0046 6255 B89
Identifiant BIC : CRLYFRPP

Possibilité d'un reçu fiscal.

Une Messe par mois et une prière quotidienne des enfants sont offertes à tous les bienfaiteurs de l'école

L'inventeur des 5 jours de saint Ignace

Par l'abbé Philippe Bourrat

La réédition de la première biographie du Père Vallet (1883-1947) rappelle l'importance et les bienfaits des retraites données selon les Exercices de saint Ignace. Né à Barcelone de parents pieux, François de Paule Vallet manifeste un caractère fort, demandant à ses parents d'être mis en pension chez les Frères des écoles chrétiennes, malgré l'éloignement que cela occasionnera. Les tristesses qu'il en ressentira n'entameront pas sa résolution de tenir bon.

Après une jeunesse estudiantine tumultueuse, c'est une retraite suivie à Manrèse en 1907 qui mettra un terme à sa vie déréglée. Il en sort transformé et décide d'entrer chez les Jésuites. Quinze ans de formation au total l'attendent et le sacerdoce. Mais dès son noviciat, il est autorisé à organiser des retraites de quatre jours dans les villages alentour, prêchées dans les églises paroissiales. Ses études qui se déroulent en différents lieux lui donnent l'occasion d'assouvir sa soif d'apostolat réglé par la vie de prière.

Ordonné prêtre en 1920, il lancera une œuvre d'apostolat où les laïcs auront un rôle déterminant : l'Œuvre des exercices paroissiaux. Par des retraites fermées de cinq jours qui condensent les trente jours prévus par saint Ignace, des hommes de toutes conditions sociales apprennent à vivre dans la grâce pour étendre le règne de Jésus sur terre et persévérer dans leur élan initial par l'organisation d'un suivi et d'un appel à l'esprit missionnaire.

En 1927, il prêche une retraite dans une église de Barcelone, au rythme de quatre prédications par jour. Pour la première fois en Catalogne, celles-ci sont retransmises en direct par Radio-Barcelone. Puis il est contraint de se rendre en Uruguay où l'attend un ministère difficile. Les épreuves ne manqueront pas : surmenage, oppositions internes, la congrégation qu'il a cru devoir fonder en quittant les Jésuites en 1928 rencontre de lourdes et longues épreuves. Toujours attentif à

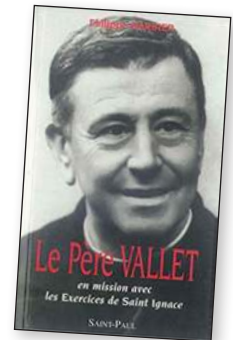
suivre la volonté de Dieu, le Père Vallet tiendra bon, comme lorsqu'il était interne chez les Frères, et fera vivre l'Œuvre de Coopération Paroissiale du Christ-Roi.

« Jean Ousset y suivra sa première retraite en 1944. De là naîtra l'idée de fonder la Cité catholique, dans le droit fil de l'esprit communiqué par le Père Vallet.. »

En 1933, il vient en France et commence par une retraite à Aiguebelle, abbaye de la Trappe. Il s'installera officiellement ensuite à Chabeuil, dans la Drôme, dès 1934. De là, tout le sud-est de la France pourra être irrigué des bienfaits des Exercices de saint Ignace. Jean Ousset y suivra sa première retraite en 1944. De là naîtra l'idée de fonder la Cité catholique, dans le droit fil de l'esprit communiqué par le Père Vallet. Le Père Barrielle, mort à Écône, l'avait rejoint à Chabeuil. Durant ses dernières années, le Père Vallet aura la joie de fonder une maison en Espagne. C'est là qu'il rendra son âme à Dieu, après avoir prédit sa mort et le type de maladie dont il mourrait.

La courte biographie du Père Vallet dresse le portrait d'un saint prêtre au tempérament de feu, à la doctrine enracinée dans la foi. Dans des temps de propagation du modernisme, son œuvre irritera plus d'un ecclésiastique. L'auteur de l'ouvrage, le Père Barbier, rend honnêtement compte de ces diver-

gences et cherche à atténuer les oppositions rencontrées en soulignant les points de convergence qu'il croit trouver entre le Père Vallet et l'esprit de Vatican II. Mis à part ces quelques concessions à l'esprit moderne, la biographie donne un aperçu précis et honnête de la doctrine et de l'esprit du Père Vallet. ●



Le Père Vallet en mission avec les Exercices de Saint Ignace
Philippe Barbier
Éd. Saint-Paul - 2019
192 pages
8,90 €

Horaire des messes

Dimanche

- 8h00 : Messe lue
- 9h00 : Messe chantée grégorienne
- 10h30 : Grand-messe paroissiale
- 12h15 : Messe lue avec orgue
- 16h30 : Chapelet
- 17h00 : Vêpres et Salut du Très Saint Sacrement
- 18h30 : Messe lue avec orgue

En semaine

- Messe basse à 7h45, 12h15 et 18h30. La messe de 18h30 est chantée aux fêtes de 1^{ère} et 2^e classe.

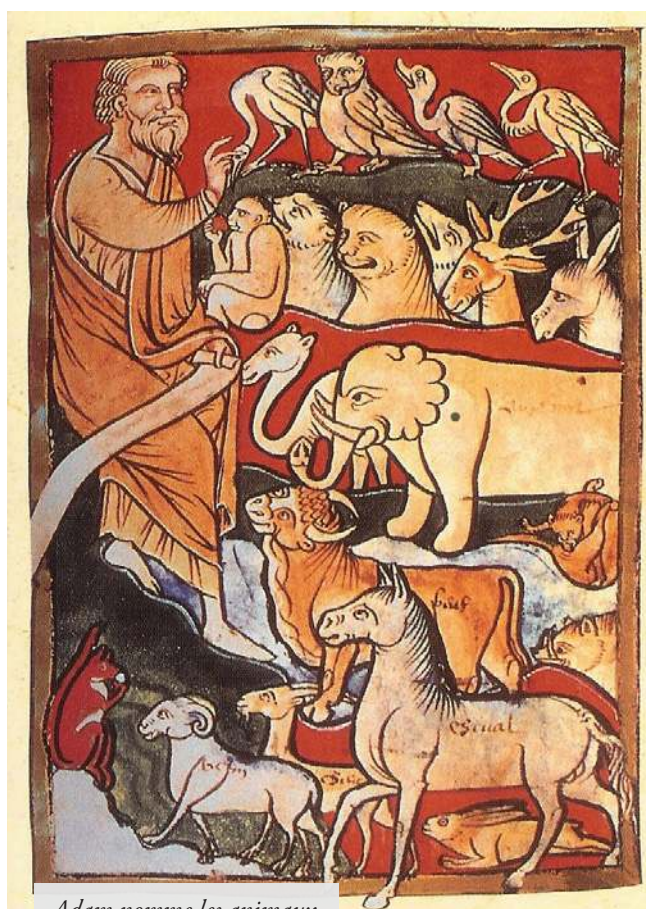
Vegan et anti specistes face a la bible

Par Franck Bouscau¹

De temps en temps de curieuses nouvelles défraient la chronique : des commerces de bouche, boucheries, charcuteries ou poissonneries, sont attaqués ou souillés par des personnes opposées à la consommation de chair animale. Certains se fondent sur la douleur des animaux. D'autres contestent ce mode d'alimentation en niant que l'homme soit en droit, en vertu d'une supériorité prétendue de son espèce, de se nourrir de la chair des autres vivants (tout au moins des animaux, car les plantes ne bénéficient généralement pas d'une telle mansuétude).

Les doctrines de refus de l'utilisation des produits d'origine animale pour se nourrir et se vêtir connaissent de nombreuses variantes. Pour la clarté du langage, l'on entendra par végétarien une personne qui ne mange pas de chair animale. Un végétalien refuse au surplus les produits qui viennent des animaux comme le lait ou les œufs (que les végétariens acceptent quant à eux de consommer). Les vegan refusent toute matière de provenance animale, qu'il s'agisse ou non d'alimentation : au-delà de la viande, il rejettent tous les produits d'origine animale, même obtenus sans atteinte à la vie, comme, par exemple le miel ou le cuir. Enfin certains, les anti-spécistes², font de l'homme un animal parmi les autres et lui dénie tout droit de s'arroger la puissance sur d'autres espèces, que ce soit pour s'en nourrir ou pour en empêcher la prolifération. Certains vont même jusqu'à désirer que l'homme ne se reproduise plus et même qu'il disparaisse dans l'intérêt de la planète et des autres vivants. Loin d'être simplement des étrangetés folkloriques, ces options mènent parfois à des dérives sectaires et violentes.

Les idées opposées à la consommation de viande ou à l'utilisation de produits venant des animaux re-



Adam nomme les animaux

posent sur des bases philosophiques bien particulières. Ceux qui les professent sont, plus ou moins consciemment, adeptes de l'idée d'origine païenne de la Terre mère : pour eux la nature est une, l'homme n'en est qu'une partie et il doit de ce fait limiter son prélèvement. Ces théories sont très répandues, et pas toujours là où on l'attendrait : par exemple le Führer Adolf Hitler était végétarien, et l'écologisme, prospère en Allemagne, a peut-être des origines moins « pures » qu'on ne le croit généralement... Quoi qu'il en

soit, ces idées connaissent à notre époque un succès particulier en Occident, dû probablement au recul de la religion. La « cause animale » apparaît comme un combat de substitution remplaçant la spiritualité ou la politique. Certains allant même jusqu'à tenter d'entraîner le Christianisme, dans leur démarche, il convient de rappeler quelques principes traditionnels.

Dans la perspective biblique, dès la Genèse, l'homme est distingué du reste de la nature. Sa création se fait distinctement de celle des animaux, et il est présenté comme le maître de la création (Genèse 1, 26-27), organisant celle-ci par une sorte de délégation divine. Adam désigne les animaux, qui ont été créés pour l'homme, par

¹ Avocat honoraire. Professeur agrégé des facultés de droit. Professeur à l'Institut universitaire Saint Pie X.

² L'anti-spécisme est une conception forgée autour des années 1970 qui voit dans les animaux des êtres égaux aux hommes qui seraient victimes d'une discrimination [démarche semblable à celle des antiracistes à l'égard de certains groupes humains]. Ce courant, qui s'intéresse seulement aux êtres individuels, et non aux espèces, refuse la domination de l'homme sur les autres êtres. Ces idées s'opposent directement à l'enseignement de la Bible.



leur nom (Genèse 2,19–20). De même, Noé prend en charge tous les animaux dans son arche.

De son côté, l'archéologie montre que l'homme est omnivore et qu'il mange de la viande depuis la nuit des temps³. Les trouvailles d'habitats préhistoriques montrent généralement, à côté de restes humains, des ossements d'animaux qui sont les reliefs d'antiques repas. En outre, au-delà de l'usage purement matériel des choses, l'homme semble avoir toujours prélevé sur les biens de la nature une part destinée à être offerte à la divinité⁴. De même encore, l'archéologie comme la Bible montrent-elles les hommes utilisant sans aucune réticence des animaux domestiques : chevaux, chameaux, bétail...

Comme tous les peuples de l'Antiquité, les Hébreux ont connu les sacrifices sanglants. La Bible les fait remonter au lendemain de l'expulsion du paradis terrestre : et, dès le début, Dieu préfère les sacrifices d'Abel à savoir les premiers-nés de son troupeau, aux produits de la terre offerts par Caïn (Genèse 4, 3-4). Après le Déluge, Noé offre un sacrifice (Genèse, 8, 20-21).

Quant à l'objet des sacrifices, la Bible présente le sacrifice de

l'encens – l'on parle souvent de la bonne odeur du sacrifice –, les offrandes de produits du sol (prémices des récoltes, blé, huile, vin, 2 Chroniques, 31, 5) et les sacrifices d'animaux. Le Lévitique réglemente minutieusement ces sacrifices. Diverses espèces animales étaient concernées : bovins, boucs et chèvres, brebis et moutons, tourterelles... Le sacrifice était concrétisé par l'immolation de l'animal, dont une partie de la chair était consommée par le feu et l'autre était consommée (sauf dans le cas du bouc émissaire que l'on chargeait des péchés du peuple et que l'on chassait dans le désert, Lévitique, 16, 21-22). En fait, la religion juive a connu des sacrifices sanglants jusqu'à la chute du Temple de Jérusalem en l'an 70⁵. Le Christ lui-même est comparé à l'agneau du sacrifice, victime innocente immolée pour les péchés des hommes (Jean I, 29 et 1,1 Pierre I,19, et divers passages de l'Apocalypse)⁶.

Cependant la mort des animaux ne saurait être limitée à un usage sacré chez les Hébreux, comme chez les autres peuples de l'Antiquité. La Bible montre des consommateurs de viande dès l'époque des Patriarches. L'on sait par exemple que c'est à l'occasion de la préparation

d'un plat de gibier, remplacé par un chevreau, que Jacob réussit à surprendre la bénédiction de son père Isaac au détriment de son frère aîné Ésaü (Genèse, 27). Bien d'autres festins qui ne semblent pas particulièrement végétariens sont visés par la Bible (un exemple parmi d'autres : Tobie, 8,22 : « Il fit aussi tuer deux vaches grasses et quatre béliers pour préparer un repas à tous ses voisins et à tous ses amis. »). L'idée de festin messianique ou de festin du royaume se trouve dès l'Ancien Testament

³ L'alimentation n'est qu'un aspect de la maîtrise de l'homme sur l'ensemble de la création. À la différence des végétaux et des animaux, qui se contentent de prélever le strict nécessaire à leur vie dans leur environnement, l'homme s'est approprié l'ensemble de la nature. Il utilise les minéraux pour construire ses maisons ou ses villes, pour son industrie (silex, métallurgie...), voire son alimentation (sel...) Il utilise des végétaux pour son alimentation (fruits, légumes...) pour son usage domestique (bois), voire pour son plaisir (fleurs...). Enfin il utilise les animaux pour leur chair – il se nourrit de tous les animaux comestibles et a par ailleurs écarté ou éliminé les prédateurs concurrents – mais aussi leur fourrure, leurs os, leur ivoire, et même souvent leur forces (animaux de trait...)... Il réorganise la nature en défrichant, en plantant, en sélectionnant les animaux, en rectifiant les cours d'eau ou en captant leur force pour les moulins ou l'électricité... Il n'hésite pas à user de la création de l'atome à l'étoile, depuis l'usage de certaines bactéries jusqu'aux sondes interplanétaires... Il parcourt la terre des pôles à l'équateur, franchit les mers et se projette dans l'atmosphère et dans l'espace...

⁴ Plusieurs peuples ont pratiqué les sacrifices humains, mais la Bible qui en comporte quelques traces (cf. la tentative de sacrifice d'Isaac par Abraham, Genèse 22, et celui de la fille de Jephthé, Juges XI), les prohibe formellement (Lévitique 18,21 qui incrimine particulièrement les sacrifices d'enfants que pratiquaient certains peuples du Proche Orient et dont les livres historiques de la Bible donnent plusieurs exemples scandalisés). Il faut mettre à part la mort du Christ pour les péchés des hommes qui est, bien sûr, le sacrifice suprême actualisé de manière non sanglante lors de chaque messe.

⁵ L'Islam a quant à lui conservé l'usage du sacrifice sanglant du mouton, égorgé de manière inutilement cruelle, lors de la fête de l'Aïd.

⁶ Même si c'est de manière non sanglante, chaque messe est un sacrifice, en ce qu'elle actualise le sacrifice du Christ.



Sacrifice d'Abraham (le Caravage)

(Isaïe, 25,6–12...). Autre aliment rejetés par les vegan en raison de son origine animale, le miel est connu et apprécié, selon la Bible pour servir d'offrande (2 Chroniques 31, 5) mais aussi comme un mets d'une particulière douceur (Juges 14,18).

Le Nouveau Testament n'est pas en reste (Luc 13, 29...), notamment avec la parabole du festin des noces (« Dites aux conviés : voilà que j'ai préparé mon festin ; on a tué mes bœufs et mes animaux engraisés, tout est prêt, venez aux noces. » Mt. 22, 4). L'on n'oubliera pas non plus que l'eucharistie a été instituée à la suite d'un repas pascal anticipé (Matthieu 26, Marc 14, Luc 22, Jean 12). Il s'agit bien du repas rituel de la Pâque tel qu'il est prévu par le livre de l'Exode (qui donne même la recette, à base d'agneau ou de chevreau, 12, 3–11 !) Comme nous l'avons entendu reconnaître à la radio par un vegan, avec une nuance de regret perceptible, Jésus et ses disciples mangeaient de la viande. Par ailleurs l'Évangile atteste l'usage du poisson, par exemple lors de la multiplication des pains, et plusieurs des apôtres étaient des pêcheurs du lac de

Tibériade (par exemple Luc 5, la pêche miraculeuse), qui devaient bien faire quelque chose de ce qui se prenait dans leurs filets... Jésus lui-même mange du poisson après sa résurrection (Jean 21,12-13)

L'on mentionnera aussi, quoiqu'elle soit caduque pour les Chrétiens, la distinction entre les animaux purs et impurs, distinction qui est passée du Judaïsme dans l'islam qui se traduit notamment, mais pas seulement, par le refus de la viande de porc et de celle des poissons sans écailles... Cette distinction est mentionnée dès l'entrée des animaux dans l'arche à l'approche du Déluge (Genèse 7,2), et les livres du Lévitique (11) et du Deutéronome (14) établissent la liste des animaux que les Hébreux pouvaient manger. Cependant cette distinction a été abolie dans le Nouveau Testament. Les Actes des Apôtres (10) rapportent une vision de Pierre, à savoir une grande nappe à l'intérieur de laquelle se trouvaient « tous les quadrupèdes et les reptiles de la terre et les oiseaux du ciel », accompagnée d'une voix disant : « tue et mange ». Sur le refus de l'Apôtre, la voix précise « ce que Dieu a déclaré pur, ne l'ap-

pelle pas profane. » Les interdits rituels de l'Ancien Testament ne s'appliquent donc pas aux Chrétiens, et le concile de Jérusalem, tenu peu après, ne les a pas repris (Actes, 15) Jésus, strict observateur de la loi, avait d'ailleurs déjà tracé la voie en disant que ce qui souille l'homme est non ce qui entre dans la bouche mais ce qui sort du cœur (Matthieu 15,17–20 ; Marc 7, 18-23).

Admettant l'usage de la viande et les sacrifices d'animaux, la Bible ne condamne pas non plus la consommation des produits d'origine animale : la terre promise elle-même est décrite comme le pays où coulent le lait et le miel (Exode,3,8 ; Lévitique 20,24 ; Nombres, 13,27...). Jonathan, fils de Saül, rompt involontairement un jeûne prescrit par le roi son père en mangeant un rayon de miel (I Samuel, 24-27)... Des offrandes de peaux animales sont prévues (Exode 25,5) et l'on peut supposer que le cuir était utilisé, notamment pour les vêtements et les équipements militaires. Jean-Baptiste, lui-même ascète, se nourrissait de sauterelles et portait un vêtement en poils de chameau et un pagne de peau ou ceinture de cuir, selon les traducteurs (Matthieu, 3,3)...

Vainement prétendrait-on encore tirer de certains régimes alimentaires chrétiens un refus de la nourriture carnée. Par exemple l'abstinence de viande prescrite par l'Église pour certains jours comme le vendredi est un usage pénitentiel, comparable au jeûne. Loin de remettre en cause la légitimité de la consommation de viande, cette norme l'établit en prescrivant que certains jours, par désir de pénitence ou par respect pour tel ou tel événement douloureux comme la mort du Christ, l'on s'abstienne d'une nourriture jugée plus riche, ou plus festive. C'est dans cet esprit pénitentiel que la Règle de Saint Benoît prohibe de se nourrir de la chair des quadrupèdes (chapitre 39), ce que les religieux ont généralement étendu

à la chair des oiseaux. En revanche les moines ont généralement pu manger du poisson, et l'on sait que nombre d'établissements cisterciens se situaient près de l'eau pour cette raison. D'ailleurs la prohibition de la nourriture carnée a connu bien des dérogations ou exceptions, et n'est, de toute manière pas totale : il est admis par exemple que des moines affaiblis par la maladie puissent en être exemptés (Règle, chapitre 36). Elle n'est d'ailleurs pas non plus étendue aux hôtes de l'abbaye qui peuvent manger de la viande au réfectoire. Et les moines eux-mêmes le peuvent lorsqu'ils sont en voyage. Par ailleurs les Templiers, qui étaient des moines guerriers, étaient autorisés à manger de la viande.

En revanche, certains hérétiques ont condamné toute consommation de viande (le végétarisme serait-il une hérésie ?). Tel est par exemple le cas des Cathares, probablement parce qu'ils croyaient en la réincarnation. D'ailleurs dans certaines sentences réconciliant d'anciens cathares, l'Église leur faisait injonction de manger de la viande dans certains cas. Ainsi Saint-Dominique prescrivit-il à un hérétique converti : « de s'abstenir en tout temps de viande, d'œuf, de fromage et de tous les aliments qui tirent leur origine de la chair, sauf les jours de Pâques, de Pentecôte et de Noël pendant lesquels nous lui ordonnons de s'en nourrir afin de renier son ancienne erreur »⁷. L'abstinence est donc bien pénitentielle.

Au final, l'on constate donc que la nourriture carnée n'est nullement interdite par la Bible, tant pour les sacrifices que pour les festins ; que Jésus lui-même et ses disciples mangeaient parfois de la viande, tout comme leurs contemporains Juifs et païens, que l'on peut se représenter le paradis comme un festin et que les interdits alimentaires prévus par l'Ancien Testa-

ment ont disparu avec le Nouveau (ce qui peut réjouir les amateurs de porc, d'escargots, de grenouilles, de crustacés...) L'utopie vegan, qui rompt avec les habitudes carnivores de l'espèce humaine attestées depuis la Préhistoire, ne peut donc



L'été (Arcimboldo)

trouver aucun appui dans la tradition biblique.

Ajoutons une observation supplémentaire : les vegan, supprimant toute nourriture d'origine animale, se rabattent sur ce qui est d'origine végétale. Cela revient à considérer a priori que le végétal, qui est aussi un vivant, n'est pas éprouvé par ce prélèvement. Saint Thomas étudie la question de l'abattage des créatures, et particulièrement des petits animaux (*minuta animalia*) à propos du cinquième commandement⁸. Pour justifier la pratique il écrit que « C'est même l'ordre naturel des choses que les plantes servent à nourrir les animaux, que certains animaux servent de nourriture aux autres et que tous servent à nourrir les hommes », et il appuie cette affirmation sur une citation de la Genèse (9,3) où Dieu dit à Noé : « Tout ce qui se meut et qui a vie vous servira de nourriture ; je vous donne tout cela comme je

vous ai donné l'herbe verte. » Saint Thomas introduit ce développement en disant, sans s'y étendre, que « certains » contestent la licéité de la pratique. Ces opposants étaient, aux dires de saint Augustin, les manichéens qui essayaient d'étendre l'interdiction de l'homicide jusqu'aux animaux et aux plantes qui, selon eux, souffraient lorsqu'on les coupait ou lorsqu'on prélevait leurs fruits⁹. En conséquence, si les vegan, qui refusent la domination de l'homme sur la création, étaient logiques, ils devraient suivre l'opinion des manichéens, et ils n'auraient pas d'autre solution que de chercher dans les minéraux de quoi se sustenter ou de périr d'inanition....

Si l'on peut admettre la liberté de ceux qui ne veulent pas manger de viande, ils ne sauraient en revanche faire de leurs préférences particulières une norme générale imposée à tous. Ces excès et ces modes nous paraissent avant tout rompre avec le bon sens. Par son intelligence, l'homme se trouve au sommet de la hiérarchie des créatures. L'homme, étant une créature naturelle, est en tant que telle fondé à prélever dans la nature de quoi

⁷ Texte in Ghislain Brunel et Élisabeth Laloï, (dir.), Sources d'histoire Médiévale, Paris, Larousse, 1992 p. 541.

⁸ Thomas d'Aquin, *Sermons sur les dix commandements*, traduction et commentaires par J.P. Torrel, O.P., Paris, Cerf, 2015., p.148-149.

⁹ Ibid, note 117. L'auteur de la note renvoie à la Cité de Dieu de Saint-Augustin I,XX et cite son traducteur, G. Bardy. : « Les manichéens interdisaient en effet non seulement de tuer un animal quel qu'il fût, mais encore d'abattre ou d'émonder un arbre, de couper un épi sur sa tige, d'arracher les mauvaises herbes d'un champ ou d'un jardin (*De moribus manichaeorum* 54,55,62). Les végétaux souffrent de toutes les violences qu'on leur fait subir, (*De haeresibus* 46 ; *Contra Faustum*,6,4). Le figuier éprouve une telle peine quand on lui arrache une figue qu'il verse des larmes, (*Confessiones* III, 18). »

subvenir à sa vie, de la même façon d'ailleurs, que les animaux le font. Installé au sommet de la chaîne alimentaire, l'homme mange de tous les êtres comestibles, de la crevette à la baleine, et il écarte les prédateurs rivaux. Nul doute que la disparition de l'espèce humaine que souhaitent certains « anti-spécistes » ne changerait pas grand chose à la situation des animaux qui continueraient de s'entre-dévorer et de se nourrir des plantes, qui tirent elles-mêmes leurs substances des minéraux... Il serait donc plus sage de se résigner à ce qui appartient à l'ordre de la nature, et de remettre aux temps messianiques la coexistence

pacifique du loup et de l'agneau, du chevreau et de la panthère, de l'enfant et de la vipère, et la conversion du lion à la nourriture végétale (Isaïe 11, 6-8).

Cette acceptation de la nature n'empêche d'ailleurs nullement de souhaiter que la création, cette œuvre admirable célébrée par saint François d'Assise dans son Cantique des Créatures, soit respectée : nulle cruauté inutile ou gaspillage de ressources n'est justifié. Certains modes d'abattage (exemple le halal) sont inutilement cruels. D'autre part les disparitions d'espèces animales

ou végétales occasionnées par des activités économiques désordonnées ou des cupidités injustes sont des atteintes à la création qu'elles appauvrissent. L'homme a en effet une certaine solidarité avec tous les autres vivants : « la création, en effet, a été assujettie à la vanité – non de son gré, mais par la volonté de celui qui l'y a soumise – avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Car nous savons que jusqu'à ce jour, la création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfement. » (Romains.8, 20–22).. ●

▶ Activités de la paroisse

Tous les mardis à 20h00 : cours de doctrine approfondie

Tous les jeudis à 20h00 : cours de catéchisme pour adultes sauf le 29

Tous les samedis à 13h00 : cours de catéchisme pour adultes sauf le 27

Tous les samedis à 14h30 : cours de catéchisme pour les enfants sauf le 8 et le 29

Mardi 4 juin

- ◆ 19h30 : réunion de la conférence Saint-Vincent de Paul

Vendredi 7 juin

- ◆ 12h15 : messe suivie de l'adoration du TSS jusqu'au lendemain 7h00
- ◆ 18h30 messe chantée du Sacré-Cœur
- ◆ 18h30-20h30 : consultations notariales gratuites
- ◆ 20h00 heure sainte (chapelet médité)
- ◆ 21h00 heure sainte (chapelet médité)
- ◆ 21h30 école d'oraison pour les Jeunes pro

Samedi 8 juin

- ◆ 17h45 : 1^{ères} vêpres de la Pentecôte

Lundi 10 juin

- ◆ Réunion du Tiers Ordre de la FSSPX reportée au lundi suivant

Samedi 15 juin

- ◆ 17h45 : 1^{ères} vêpres de la Trinité
- ◆ 20h00 : concert spirituel de l'ensemble vocal de Bailly

Dimanche 16 juin

- ◆ Communions solennelles à 10h30

Lundi 17 juin

- ◆ À partir de la messe de 18h30, réunion du Tiers-Ordre de la FSSPX

Mardi 18 juin

- ◆ 19h30 : réunion de la conférence Saint-Vincent de Paul

Mercredi 19 juin

- ◆ 15h00 : réunion de la Croisade Eucharistique
- ◆ 17h45 : 1^{ères} vêpres du Saint-Sacrement

Jeudi 20 juin

- ◆ 17h45 : 2^{èmes} vêpres du Saint-Sacrement
- ◆ 18h30 : messe chantée du Saint-Sacrement

Vendredi 21 juin

- ◆ 18h00-20h00 : consultations juridiques gratuites

Dimanche 23 juin

- ◆ Premières communions à 10h30
- ◆ 15h30 : vêpres suivies de la procession du TSS dans les rues de Paris

Lundi 24 juin

- ◆ 17h45 : 2^{èmes} vêpres de saint Jean-Baptiste
- ◆ 18h30 : messe chantée de saint Jean-Baptiste

Jeudi 27 juin

- ◆ 17h45 : 1^{ères} vêpres du Sacré-Cœur

Vendredi 28 juin

- ◆ 17h45 : 2^{èmes} vêpres du Sacré-Cœur
- ◆ 18h30 : messe chantée du Sacré-Cœur

Samedi 29 juin

- ◆ 17h45 : 2^{èmes} vêpres des saints Pierre et Paul
- ◆ 18h30 : messe chantée des saints Pierre et Paul

Lundi 1^{er} juillet

- ◆ 17h45 : 2^{èmes} vêpres du Précieux sang
- ◆ 18h30 : messe chantée du Précieux sang

Mardi 2 juillet

- ◆ 17h45 : 2^{èmes} vêpres de la dédicace de Saint-Nicolas
- ◆ 18h30 : messe chantée de la dédicace de Saint-Nicolas

Mercredi 3 juillet

- ◆ 17h45 : office du rosaire
- ◆ 18h30 : messe chantée de la Visitation

Vendredi 5 juillet

- ◆ 12h15 : messe suivie de l'adoration du TSS jusqu'à minuit
- ◆ 18h30 : messe chantée du Sacré-Cœur
- ◆ 20h00 : heure sainte (chapelet médité)
- ◆ 21h00 : heure sainte (chapelet médité)

Samedi 6 juillet

- ◆ 18h30 : messe chantée du Cœur Immaculé de Marie

Le Chardonnet

Journal de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet
23 rue des Bernardins - 75005 Paris
Téléphone : 01 44 27 07 90 - Fax : 09 56 05 57 64
Courriel : stnicolasduchardonnet@free.fr
www.saintnicolasduchardonnet.fr

Directeur de la publication :
Abbé Pierpaolo Petrucci

Maquette et mise en page :
t.chabridon@topazegraphic.com

Imprimerie
Corlet Imprimeur S.A. - ZI, rue Maximilien Vox
14110 Condé-sur-Noireau

ISSN 2256-8492 - CPPAP N° 0321 G 87731

Tirage : 1 300 exemplaires

